

8. Le fond de l'espérance

Lorsque Jésus a été crucifié, il s'est passé à droite et à gauche de lui quelque chose qui reproduit le choix originel auquel la liberté est appelée, la décision entre prendre pour soi le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et attendre qu'il soit donné. C'est la scène des deux malfaiteurs décrite par Luc : « L'un des malfaiteurs suspendus en croix l'injuriait : "N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi !" Mais l'autre lui fit de vifs reproches : "Tu ne crains donc pas Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal." Et il disait : "Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton Royaume." Jésus lui déclara : "Amen, je te le dis : aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis." » (Lc 23,39-43)

Le malfaiteur qui insulte Jésus est la figure de l'homme qui veut s'approprier ce que Dieu donne sans mesure. Il est au fond comme Lucifer, l'ange créé pour être transparent à la lumière et à l'amour de Dieu, qui lui-même veut être la source de cette lumière et de cet amour ; il tombe dans les ténèbres de l'envie et de la haine. Le bon larron, lui, ne veut rien prendre, il ne tend pas la main vers le Fruit de la vie et de la vraie sagesse qui pend mûr de l'arbre de la Croix. Il le désire, il en a un besoin vital et il en implore le don sans imposer ni le temps ni la manière. Il s'en remet totalement au Roi de l'amour. Alors, c'est comme si Jésus, le Verbe éternel de Dieu, se souvenait du moment où, à l'origine, il est allé chercher Adam dans le paradis terrestre sans trouver d'accueil. Dans le malfaiteur repent, c'est comme si Dieu retrouvait Adam, l'embrassait et l'emmenait avec lui au Paradis.

Lorsque nous confondons l'espérance avec les attentes immédiates, le vrai problème n'est pas le caractère limité de celles-ci, car elles concernent souvent des besoins qui sont simplement nécessaires à notre vie humaine. Il est juste et vital d'avoir de l'appétit et de la soif pour la nourriture et la boisson qui nous permettent de vivre, et plus c'est bon de désirer les affections et les amitiés qui humanisent notre existence.

Le problème se pose lorsque les attentes supplantent l'espérance en Dieu, lorsque les attentes immédiates remplissent tout l'espace du désir du cœur, de notre besoin, et alors l'espérance n'est plus nécessaire. Mais cela signifie que l'on n'a plus besoin de Dieu. Les attentes peuvent être orientées vers soi-même, vers les autres, bref, vers nos propres forces, vers ce que nous avons déjà ou ce que les autres ont. L'espérance est essentiellement tournée vers Dieu, vers ce que Dieu seul peut nous donner. Et nous avons vu à l'école de saint Benoît qui est l'école de la tradition biblique et chrétienne, que l'être humain est fait pour espérer de Dieu deux choses essentielles : la vie et le bonheur, ou, si l'on veut, la vie heureuse, la vie éternelle qui seule nous assure le bonheur éternel.

Mais où, dans quelle situation, dans quelle expérience l'espérance se révèle-t-elle absolument nécessaire ? Il est important d'en prendre conscience, car c'est ainsi que nous découvrons à quelle profondeur le Christ descend pour sauver l'humanité.

Saint Paul écrit aux Éphésiens : « Que veut dire : Il est monté ? – Cela veut dire qu'il était d'abord descendu dans les régions inférieures de la terre. Et celui qui était descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux pour remplir l'univers. » (Ep 4,9-10)

Si le Christ n'était pas descendu, nous n'aurions que faire de son ascension, de sa plénitude. Mais c'est précisément sa descente, son abaissement qui lui permettent de remplir tout l'univers, même la condition humaine tombée dans le péché et la mort qu'il est venu relever.

Jusqu'où le Christ descend-il pour chercher l'homme ? La foi professée dans le Credo nous enseigne qu'il est descendu aux enfers. Il est descendu chercher Adam, mais en Adam nous sommes invités à reconnaître toute la condition humaine après le péché. S'il n'en était pas ainsi, la descente aux enfers du Christ ne nous concernerait pas. Mais le Christ est descendu vers Adam, vers notre condition humaine, pour la chercher non seulement là où elle se cache, comme Adam et Ève parmi les arbustes du jardin, mais là où l'humanité, se cachant de Dieu, se sent désespérément abandonnée.

Pour saisir l'importance et la profondeur de l'espérance chrétienne, il faut alors considérer avec vérité notre expérience de l'abandon. En effet, nous pensons souvent que l'espérance en nous va de soi, qu'il est évident et facile d'avoir de l'espérance. Souvent, nous ne voulons pas admettre que nous sommes sans espérance, que certaines situations personnelles et communautaires sont sans espérance. Se réfugier dans des affirmations volontaristes d'espérance pour ne pas faillir à nos convictions religieuses et morales, est au fond une attitude pharisienne. Comme si pour nous, chrétiens, et surtout religieux, moines et moniales, prêtres ou laïcs engagés, l'espérance était un devoir professionnel inscrit dans notre « contrat de travail ». Un vieux médecin à qui je demandais comment allait sa santé me répondait toujours : « Je dis que je vais bien pour ne pas offenser ma profession ! »

Le problème est que, souvent, les convictions que nous affirmons ne sont plus fondées sur l'expérience, sur la réalité, mais sur elles-mêmes. Ainsi, même en les défendant, puisqu'il n'y a rien qui les fonde, elles deviennent elles-mêmes un argument pour croire et agir, pour se battre, peut-être même jusqu'au fanatisme. Le fanatisme est une lutte dans laquelle on ne se bat plus pour défendre ou affirmer une réalité, la vérité d'une réalité, mais pour défendre et affirmer les armes avec lesquelles on se bat pour elle. Comme les guerres d'aujourd'hui qui ne sont menées que pour promouvoir et défendre le commerce et l'utilisation des armes. On se bat pour les armes elles-mêmes, on fait la guerre pour la guerre.

Pour reconnaître que nous manquons réellement d'espérance, qu'au fond nous sommes désespérés, il faut alors accepter d'être désarmés, désarmés de nos faux espoirs, des fausses promesses sur lesquelles nous nous appuyons et des fausses convictions que nous affirmons.